

**PETIT GARS.
Docteur BOYER**

Dimanche, 13 heures dans un service de pédiatrie, heure de la relève entre les équipes du matin et d'après-midi.

- "Bonjour, Christelle ! Qu'est ce qu'il s'est passé ce week-end ?", interroge Sylvie, une grande infirmière brune de vingt cinq ans, finissant d'ajuster sa blouse blanche bordée d'un liseré rose, signant sa qualité de puéricultrice. Son interlocutrice arrête alors la marche ferme et nerveuse de son stylo-bille Pélikan à quatre couleurs, relève la tête du cahier de consignes découvrant ainsi un sourire, surmonté d'une coupe de cheveux moderne type hérisson roux mettant en valeur ses yeux verts et ses tâches de rousseur.

- "Salut, lance-t-elle machinalement, puis, regardant sa collègue plus attentivement, elle poursuit, admirative : "Eh ben dis donc! tu t'es ramassé un de ces hâles à faire pâlir encore plus d'envie les poils de carottes de mon genre, je parierai que tu as passé la journée d'hier sur ta planche au Lac Monteynard". Consultante ses notes, elle l'informe des modifications de traitement intervenus au cours des deux derniers jours puis présente les deux admissions de la veille :

- "Hier, nous avons reçu Barbara, une petite Guadeloupéenne de cinq ans, qui a fait une convulsion hyperthermique vendredi soir.

La maman nous l'a amenée, affolée. La petite, à son arrivée, avait une angine carabinée et une fièvre à 41°. Elle a été mise aux antibiotiques, elle va déjà bien mieux ce matin, elle a même réussi à manger un peu ce matin. Nous avons aussi admis hier en fin de matinée Martin, un petit garçon de trois ans et demi, pour des blessures profondes à l'abdomen dues à un accident de tondeuse à gazon.

Son père nous a expliqué que le gamin était à ses côtés pour tondre la pelouse, quand le téléphone a sonné. Sa femme étant partie au marché, à l'appel de la sonnerie, il s'est précipité à l'intérieur de la maison. Par la fenêtre, il a assisté, impuissant, à l'accident: Martin a voulu continuer sans son papa, il a réussi à pousser la machine dans la pente du jardin, je ne te fais pas un dessin. Comme tu le verras tout à l'heure, car il faut refaire le pansement cet après-midi, en lui passant sur le corps, la tondeuse a dessiné deux grandes entailles courbes autour du nombril. Quand l'interne lui a posé les dix huit points, le petit n'a pas bronché. Pourtant on voyait bien que ça lui faisait un mal de chien, il a serré les dents tout le temps pendant qu'on le recousait: entre les points, il ouvrait juste le bouche pour réclamer son père. C'était vraiment poignant de voir ce petit bonhomme lutter contre la douleur pour ne rien montrer".

Après avoir fait son tour du service pour saluer tous les enfants hospitalisés à son étage, se présenter et leur demander de leurs nouvelles, Sylvie commence à distribuer les soins prévus au programme. C'est aux alentours de 15 heures qu'elle se présente devant la chambre de Martin, avec son plateau pour lui refaire son pansement.

- "Christelle m'a dit que tu avais été très courageux hier, quand le médecin t'a mis les points ; je vais y aller doucement pour décoller le pansement sans arracher la croûte. Tu me le dis quand ça tire et que ça te fait mal".

Le petit blond taillé en brosse sportive, l'air très sérieux, regardant avec inquiétude le plateau chargé de fioles d'instruments terrifiants, de coton et de gaze avance d'une petite voix:

- "Après, papa il viendra me chercher pour me ramener à la maison ?".

Une infirmière puéricultrice, avec beaucoup de délicatesse, décolle le sparadrap qui maintient comme un énorme plastron le pansement tâché de rouge par endroits, sur le ventre meurtri du garçonnet. Celui-ci, comme la veille, serre les dents et retient ses larmes avec difficulté.

- "Tu sais, c'est normal de pleurer et même de crier quand on a très mal", essaye de lui faire entendre Sylvie au moment précis où la porte de la chambre s'ouvre devant les parents de Martin, portant visiblement chacun un cadeau pour leur fils. Le garçon, très ému de voir ses parents impressionnés par ses plaies, demande, palissant de douleur:

- "Hein que c'est vrai que les hommes ils pleurent pas ?".

Le père, bouleversé par les mots et l'attitude de son fils, prend la petite tête blonde et la serre tendrement dans ses bras, évitant par là même de lui laisser regarder les larmes qui brouillent son visage. Puis, se reprenant, il dégage la figure de son garçon :

- "Tu sais, hier j'ai eu très peur pour toi, je t'ai grondé parce que j'étais très malheureux de ce qui est arrivé, je m'en veux beaucoup de t'avoir laissé seul pour répondre à ce foutu téléphone. Alors je t'ai dit des bêtises. Regardes moi. Tu vois, je pleure et je n'ai pas honte de mes larmes. Quand c'est trop fort, que ça fait très mal, ça fait du bien de pleurer. Il faut pas faire semblant, un homme c'est pas comme un bébé, comme ta petite soeur qui pleure dès qu'elle veut dire quelque chose, parce qu'elle ne sait pas encore parler autrement, mais ce n'est pas non plus comme les machines qui ne pleurent jamais. C'est la vie des petits et des grands de sentir avec leur corps et leur coeur et de montrer ce qu'ils ressentent".

Martin, le visage baigné de larmes, tenant ses parents par la main, annonce, radieux : « alors, je ne suis pas une poule mouillée même si j'ai mal ».

Docteur BOYER.